

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les deux livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST-VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISSENT LE MARDI ET VENDREDI

CONTRIBUTIONS D'ABONNEMENTS... (Table of subscription rates for various locations and durations)

Notices Biographiques des Contemporains Illustres.

LORD BROUGHAM (1)

To whom dispute and strife are bills and bread, CRABBE.
Ceux pour qui dispute et noise sont jouissance et pain.
Pro rage, lege, grege.
Devise de lord Brougham.

Nous avons déjà vu en Angleterre le fils d'un manufacturier placé par son talent à la tête du parti tory; voici encore un exemple de la sagacité avec laquelle l'aristocratie anglaise, tory ou whig, n'importe, sait à propos ouvrir ses rangs aux noms éminents des classes inférieures. Les deux orateurs principaux des deux partis dans la Chambre des lords, les deux personnages qui, depuis 1817, ont occupé tour à tour la première dignité judiciaire du royaume, sont deux parvenus, fils de leurs œuvres. Le grand chancelier actuel, M. John Copley, puis sir John Copley, puis enfin lord Lyndhurst fils, non pas d'un artisan obscur de la Cité, comme le dit à tort M. Duvergier de Haumann dans un de ses articles de la Revue des Deux Mondes, mais d'un peintre assez distingué, n'en est pas moins aujourd'hui un des hommes les plus considérables du parti tory.

Quant au lord baron Henri Brougham et Vau de Brougham, jadis M. Brougham tout court il appartient, à la vérité, à une famille très-ancienne de Westmoreland, puis, suivant le Peage de Loige (2), elle ne remonte à rien moins qu'au temps d'Edouard-le-Confesseur; mais son titre de noblesse est beaucoup plus récent, car la date de la révolution de juillet 1801, dont le choc, en renversant le ministère tory, porta subitement à la pairie et sur le sac de laine un simple avocat membre des Communes, qui déclara franchement ne vouloir accepter aucune fonction, si ce n'est la plus haute.

Au mérite d'être le premier patricien de sa famille, lord Brougham joint encore celui d'être né sans fortune, ce qui est un obstacle partout, et en Angleterre plus que partout. Il naquit à Edimbourg, le 19 septembre 1779, d'un père anglais et d'une mère écossaise. Cette dernière était la nièce du célèbre auteur de l'histoire de Charles-Quint, de Robertson. C'est sous la direction de son grand oncle que le jeune Henri Brougham fit ses premières études; il les continua ensuite à l'Université d'Edimbourg, dont Robertson était, je crois, recteur. — Il manifesta d'abord un goût très-vif pour les sciences physiques et mathématiques; il n'avait pas encore dix-huit ans quand il publia dans un recueil scientifique très-estimé, et connu sous le titre de Philosophical Transactions, un Essai sur la flexion et la réflexion de la lumière, qui attira l'attention des hommes compétents. — En même temps qu'il cultivait avec ardeur cette branche des connaissances humaines, entretenait déjà

(1) Ce nom se prononce Broum.
(2) On appelle Peage un livre contenant la généalogie des familles de pairs. On est frappé, en parcourant ce livre, de la masse de noms nouveaux introduits depuis un demi-siècle parmi les vieux noms de l'aristocratie anglaise.

une correspondance en latin avec plusieurs savants de l'Europe, il apportait une ardeur égale à ses études classiques, lisait Démétrius, Cicéron, Milton et Dante, se plongeait dans le dédale de la jurisprudence anglaise, et se préparait à la vie publique en s'exerçant à la parole dans le Speculative club, célèbre association où la jeunesse universitaire d'Edimbourg préludait aux luttes du barreau et de la tribune.

A la fin de ses études, un de ses condisciples, le jeune lord Stuart de Rothesay, avec lequel il s'était lié d'amitié, lui proposa de l'emmener avec lui dans un voyage sur le continent. Ils parcoururent ensemble la seule partie de l'Europe alors accessible aux touristes anglais, c'est-à-dire la Suède et la Norvège. Un peu plus tard, sous le Consulat, durant la courte trêve qui suivit la paix d'Amiens, Brougham fit un voyage à Paris, où il fut présenté à Carnot comme un jeune mathématicien de la plus belle espérance. Il venait, en effet, de publier un nouveau travail sur les propriétés de l'hyperbole conique les relations de la ligne harmonique aux courbes de différents ordres, qui lui ouvrit bientôt les portes de la Société royale de Londres.

Cependant la paisible carrière des sciences ne pouvait suffire pour absorber l'ardente énergie du jeune Anglais; il se sentait attiré vers la vie active par une irrésistible impulsion, et, au moment même où il débutait avec succès dans les hautes mathématiques, il préparait deux volumes d'économie politique, qui parurent en 1803 (il avait alors 24 ans), sous le titre de An Inquiry into the colonial policy of the European powers (Recherches sur la politique coloniale des puissances européennes). On a dit à tort, dans un article de la Revue des Deux Mondes, que les principes professés dans ce livre sur l'esclavage étaient en contradiction flagrante avec les doctrines postérieures de lord Brougham, abolitionniste zélé et compagnon d'armes de Wilberforce dans sa croisade pour l'affranchissement des nègres. L'auteur des Recherches sur la politique coloniale ne défend nullement l'esclavage en principe; il s'élève même avec une grande énergie contre l'infâme traite, dont il demande l'abolition; et si, par des considérations pratiques, il ne réclame pas l'émancipation immédiate des esclaves, il préjuge déjà la solution de cette question dans l'avenir; il va même plus loin, car il exprime l'espoir "qu'un jour les fils de ces Africains transportés en Amérique obtiendront la légitime possession du sol fécondé par les sueurs et les souffrances de leurs pères." Il est donc inexact de présenter ce premier ouvrage de lord Brougham comme une apologie de l'esclavage.

Un an avant la publication de ce livre, en 1802, un jeune condisciple de Brougham, Francis Jeffrey, qui devint bientôt un des critiques les plus distingués de la Grande-Bretagne, fonda la Revue d'Edimbourg (Edinburgh Review). Cette Revue eut un succès prodigieux; c'était le premier recueil de ce genre; la critique périodique sérieuse n'existait alors ni en Angleterre, ni en Europe; on avait des livres ou des articles de journaux, mais on ne connaissait pas les Revues. Bientôt les imitations naquirent par centaines. D'abord, en opposition de l'Edinburgh-Review, qui défendait les principes whigs, fut fondé le Quarterly Review, sous l'inspiration

des Tories; puis vinrent successivement le Westminster Review, l'Atlas, le Spectateur, l'Examiner, l'Athenum, etc., etc., sans compter les innombrables Magazines. Ces publications d'un nouveau genre, qui exercèrent sur le mouvement littéraire et politique de l'Angleterre une si grande influence restèrent, sous l'Empire, presque inconnues à la France; nous avons commencé à les imiter sous la Restauration; l'Europe les a imitées à son tour, et aujourd'hui il n'est guère de pays civilisé qui n'ait ses Revues.

Un jeune et brillant état-major littéraire s'établit autour du directeur de la Revue d'Edimbourg; sir James Mackintosh, le célèbre avocat défenseur de Peltier contre Napoléon, Sydney Smith, William Hazlitt, le bizarre Thomas Carlyle, l'élegant Macaulay, dont les whigs ont fait plus tard, si je ne me trompe, un ministre de la guerre, tous ces intrépides reviewers, luttant sans relâche contre les champions du parti tory, introduisirent dans le monde des intelligences une animation jusqu'alors inconnue. Parmi tous les rédacteurs de la Revue d'Edimbourg, Brougham se plaça bientôt en première ligne; collaborateur assidu de ce recueil jusqu'en 1828, il l'enrichit, sur toutes sortes de sujets, d'une masse d'articles qui, réunis, ne formeraient pas moins de douze à quinze volumes. Depuis qu'il participe plus directement aux affaires de son pays, sa collaboration à la Revue est devenue plus rare, mais ce recueil passe encore pour être l'expression de sa pensée politique. Voici en quels termes un écrivain anglais (1) apprécie le talent de lord Brougham comme critique.

" Ses connaissances sont étendues, et son génie est d'un ordre élevé. Il n'est peut-être pas d'homme vivant qui sache autant que lui, et son savoir est égal à ses talents. Ce que les autres acquièrent par l'étude, il le saisit d'inspiration, et ceux qui se présentent à lui pour lui dévoiler quelque secret dans les sciences ou dans la littérature s'aperçoivent bientôt qu'il les connaît déjà, que de-jà qu'il l'a étudié en détail, et qu'il est tout prêt à l'expliquer aux autres. Lord Brougham a pénétré à travers la surface de chaque chose; il y a ramassé familièrement l'esprit et l'essence comme avec la forme extérieure de l'objet sur lequel il discourt. Son esprit est prompt et infatigable; son ironie est perçante comme l'acide nitrique, et elle poursuit la victime jusqu'au tombeau. La promptitude de sa conception et l'immensité de ses connaissances le rendent impatient et colére. Il n'a point de compassion pour les esprits obtus; la conviction qu'il a de son génie et son mépris pour ceux des autres font de lui un être sans pitié. Il aimait autrefois à prophétiser en politique, et à prévoir le sort des nations; les événements n'ont pas toujours répondu à ses prévisions. Il entra sur la scène littéraire plutôt comme un partisan que comme un juge; il désapprouvait les ouvrages, non pour les corriger, mais pour s'en moquer; au lieu d'une opinion raisonnée, il lançait un sarcasme, et maniait l'épigramme lorsqu'il aurait dû parler avec douceur, indulgence et bon sens."

Après avoir débüté avec succès, comme avocat, devant les tribunaux d'Edimbourg, M. Brougham, appelé en 1804 à plaider une affaire devant la Chambre haute, forma le projet de se fixer à Londres. Le barreau anglais était alors représenté par trois hommes éminents, Erskine Mackintosh et Samuel Romilly. Le nouveau venu n'aurait pas à se faire remarquer par son activité, sa véhémence éloquent, l'originalité de son accent écossais, et le sans-gêne de ses allures; après la retraite de ses devanciers il partagea bientôt avec M. Scarlett le trône de la chicane. Il brillait surtout dans les causes criminelles, et

(1) M. Allan Cunningham.

se montrait sans rival dans l'art de remuer un jury anglais. " Cet avocat de mauvais ton, écrivait, en parlant de lui, en 1825, un voyageur français (M. Pichot), a peut-être autant et plus de science que sir Samuel Romilly et sir James Mackintosh, mais il lui manque leur goût et la pureté de leur style. Sa manière, dans les plus solennelles occasions, rappelle la taverne. Il a de la véhémence et de l'énergie; son ironie est amère, et ses invectives terribles; mais même quand il défend une mauvaise cause, et il passe pour aimer à s'en charger, son audace devant les juges ressemble à la menace; c'est l'orgueil de la supériorité, il est vrai, mais, dans le sanctuaire des lois, cet orgueil a un air d'insolence. Quand il interroge un témoin dans la déposition l'embarras, il dédaigne souvent les adroites précautions du métier; son regard se fixe avec mépris; il y a du fiel dans le son de sa voix. S'il parvient à l'embarrasser, la perdue joie de son sourire fait mal..."

Remarquons cependant que M. Brougham savait quelquefois élever la trivialité de son débit à la hauteur de son auditoire. Dans le fameux procès de la reine, dont nous allons parler plus loin, sa rude et nerveuse éloquence fut pleine de dignité. On a souvent comparé, non-seulement comme homme politique, mais aussi comme avocat, M. Brougham et M. Dupin; il y a pourtant entre les deux hommes la même différence qu'entre les deux peuples auxquels ils appartiennent: M. Dupin, avocat, ne brillait, à la vérité, ni par l'éloquence de la période, ni par la noblesse de la tenue; mais si sa vivacité fougueuse et souvent trivial n'atteignait pas toujours à l'énergie, elle ne descendait jamais jusqu'à la brutalité insolente de son confrère anglais.

En 1808, M. Brougham, déjà distingué au barreau, saisit l'occasion d'une affaire relative aux ordonnances du Conseil pour se frayer un chemin vers la tribune, en attaquant vivement, éloquentement ces ordonnances au barreau et dans la Revue d'Edimbourg. On sait qu'en réponse au fameux décret, daté de Berlin, par lequel Napoléon, maître du continent, déclarait l'Angleterre en état de blocus, et défendait, sous peine de capture, à tout bâtiment neutre de porter des denrées à l'ennemi, le gouvernement anglais avait rendu une ordonnance semblable, déclarant également les côtes de France en état de blocus, et interdisant à toutes puissances neutres l'entrée des ports français. De ces deux décrets, également oppressifs, résulta une perturbation universelle dans le commerce des Etats neutres, placés entre le marteau et l'enclume, et soumis à des restrictions mortelles pour leur prospérité. Brougham se fit l'organe des réclamations des bâtiments capturés, et sa réputation d'avocat et d'écrivain politique devint bientôt assez éclatante pour que le parti whig crût devoir lui ouvrir l'entrée du parlement. Ce fut, je crois, le duc de Bedford, qui, en 1810, le fit élire député par le bourg-pourri de Camelford. Dans les deux premières années de son séjour à la Chambre, il ne se distingua guères que par deux discours contre ces mêmes ordonnances du Conseil, et en faveur du commerce des neutres, déjà défendu par lui comme avocat et comme écrivain. La guerre qui éclata bientôt entre l'Amérique et l'Angleterre justifia les prévisions de l'orateur. (A continuer.)

ACADEMIE DES SCIENCES.

Séance du 15 février.

LA VAPEUR D'ETHER.

Ecce iterum!... Cette feuille de vaufray plus à enregistrer les faits d'histoire naturelle. Nous nous bornons à choisir parmi ceux qui ont fait le sujet des dernières discussions, les exemples qui prêtent le plus à une argumentation sérieuse: On a fait à l'Hôtel-Dieu une large incision sur le pied d'un enfant stupéfié, auquel on avait enlevé un os métatarsien, sans douleur, mais l'opération terminée, et immédiatement après son réveil, ce même enfant remuant dans le pied des douleurs tellement vives que, pendant deux heures, il poussa des cris déchirants, phénomène qui ne s'observe jamais, à la suite même des plus grandes opérations. La délie survint avec fièvre, et ce ne fut que le lendemain matin que cette exacerbation tomba en partie. On eût recours alors aux affusions froides sur la tête; mieux eût valu faire aspirer de la vapeur d'eau tiède; mais ce qui surprendra peut-être, c'est que cette circonstance imprévue et très-difficile à prévoir, comme toutes celles qui résultent d'une ivresse quelconque, a été pour le chirurgien qui en entretenait les étudiants à sa clinique, une occasion pour démontrer que cet exemple ne prouvait rien contre la nouvelle méthode: qu'étant parvenu à endormir le malade, on avait atteint le but qu'on se proposait, à savoir, une opération sans douleur, et que, conséquemment, on n'avait point s'arrêter aux phénomènes consécutifs qu'avait éprouvés cet enfant.

Nous pensions, nous, que c'était un obstacle à un motif sérieux de réflexion de savoir s'il valait mieux faire endurer des douleurs atroces, un délire furieux et de la fièvre pendant les deux heures qui suivent une opération sans douleur, que de faire souffrir pendant toute la durée de cette même opération, c'est-à-dire pendant dix minutes au plus, sans déterminer dans l'organisation toujours délicate d'un enfant, et surtout d'un enfant malade, un ébranlement aussi que celui résultant de l'opération. Mais ces considérations n'ont point empêché l'habile professeur, et il a annoncé qu'il poursuivrait la voie d'expérimentation dans laquelle il s'était engagé. N'en déplaisent son mérite qui est réel, et pour le cas spécial dont nous venons de parler, toute son argumentation n'a été que le paraphrase de la trop fameuse dent de l'illustre Bilibot. Passons à d'autres exemples: A Necker, on a extrait à un homme, sous l'influence de l'éther, une dent molaire. Lorsqu'il se réveilla, il déclara qu'il avait bien senti qu'on lui arrachait une dent, mais qu'il n'avait aucunement souffert. J'étais si bien tapé, disait-il, que je ne pouvais pas me remuer; jamais je n'ai été si poché. Qu'on nous permette ici une courte digression.

Suivant les médecins, l'abus du vin et des alcools est nuisible à ceux qui en font usage, et sans parler de l'ivresse, qui peut entraîner à sa suite les plus fâcheux effets, l'action stimulante de ces deux sortes de liquides sur l'estomac et le cerveau réclame impérieusement une grande modération dans leur emploi; voilà ce que di-

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LA ROSE D'HAZELDONN.

Je ne rapporterais pas l'histoire sanglante qu'on va lire, je n'en révélerais pas les détails vraiment épouvantables, si je n'étais bien sûr que les acteurs de ce drame terrible n'existent plus, et que les familles mêmes auxquelles ils appartiennent, dispersées ou éteintes, ne pourront m'accuser de leur rappeler de cruels souvenirs.

J'avais été invité par un jeune lord à aller passer la saison des chasses dans son château de Somersetshire. Comme il se proposait de suivre la carrière des armes, il comptait déjà parmi ses amis un grand nombre de jeunes militaires, dont la plupart venaient s'associer à ses folies et à ses plaisirs, et en recevoir l'éclat par leur gaité impétueuse et leur esprit vif et léger. La chasse, la pêche, les courses à cheval, occupaient toutes nos journées; puis les dîners splendides, où coulaient des vins délicieux; et la nuit, des danses et des chansons joyeuses au son d'une musique champêtre: c'était un ravissement, un délire continu. Mais un bout de quinze jours, le charme de la nouveauté était épuisé, et la troupe brillante de jeunes seigneurs voulut se créer d'autres plaisirs.

Elle résolut d'improviser des bals dans la petite ville de T... qui n'était qu'à quelques milles de distance. Le bruit s'en répandit aussitôt à toute la noblesse des environs se hâta d'accourir. Il fallait voir cette petite ville, jusqu'alors si triste et si monotone, retentir avec surprise de l'éclat d'une joie brillante, et l'herbe de ses rues solitaires foulée sous les pieds de superbes chevaux, ou broyée sous les roues des chars brillants et rapides; c'était une métamorphose aussi prompte que délicate, et l'habitait surpris et charmé accourait se mêler à nos fêtes et partager nos plaisirs. Les mères seules étaient

inquiètes, mais les jeunes filles croyaient faire un rêve de bonheur. Jamais cavaliers plus aimables ne les avaient saluées, jamais propos plus doux n'avaient frappé leurs oreilles, et plus d'une fois elles sentirent battre avec violence leur cœur, qu'elles avaient peut-être ignoré jusqu'alors.

Dans la foule des danseuses, une jeune personne se faisait remarquer par ses grâces, sa modestie et sa beauté; on l'avait surnommée la rose d'Hazeldonn; elle était l'objet de l'admiration générale et l'on brigait avec empressement l'honneur d'être son cavalier.

Je n'exagérais point en disant qu'elle était belle, à ravir. Son teint avait l'incarnat des lis et de la rose, et ses yeux bleus, pleins à la fois d'expression et de langueur, semblaient jeter sur vous un charme. Une forêt de cheveux châtains, relevés sur son front charmant, retombaient en grosses boucles sur des épaules éclatantes de blancheur. Sa taille svelte, légère, gracieuse, avait quelque chose de suave, de moelleux, qui remuait l'âme et ravivait les sens.

Qu'on me pardonne ce long détail, qui pourrait paraître romanesque; mais je n'ai pu résister au désir de dépeindre la plus jolie personne que j'aie vue de ma vie, et dont la beauté a été cause de la terrible catastrophe que je vais raconter. Excepté lord L... tous les jeunes seigneurs rivalisaient auprès d'elle de galanterie et de soins empressés.

Un jeune capitaine de la garde, d'une haute naissance, d'une belle figure et d'une taille athlétique, semblait briguer avec plus d'ardeur que tous les autres l'honneur de plaire à la jeune Marie; après lui venait un homme d'un extérieur tout aussi agréable et d'une naissance tout aussi distinguée. Souriant-elle par hasard à l'un de ces rivaux, leur contenance devenait tout à tour sombre ou radieuse.

Le capitaine tenait déjà la main de la belle Marie, avec laquelle il comptait danser la première contredanse, mais son rival, que nous appellerons Trévor, l'arrêta.

Puis, d'un ton sec et tranchant: — Capitaine, elle m'a déjà donné sa parole. Et d'une voix douce en se tournant vers Marie: — Mademoiselle, c'est à vous que j'en appelle.

— Je crois, en effet, répondit la jeune fille en rougissant, me souvenir d'avoir promis à M. Trévor; mais, si je le pouvais, je danserais avec tous les deux. Capitaine, vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas? Et son doux sourire cherchait à l'apaiser.

Le capitaine jeta sur son rival un regard étincelant, se recula d'un air fier, et bientôt après quitta la salle. Je ne sais pourquoi, mais j'avais un pressentiment secret que ce léger incident serait fécond en malheurs.

Tout en dansant avec Marie, Trévor cherchait de l'œil le capitaine, dont il avait remarqué l'air dédaigneux et hautain.

Quelques jours après, lord F... donna un grand dîner, où se trouvèrent la plupart de ceux qui l'avaient accompagné au bal. Trévor et le capitaine étaient de ce nombre; je résolus de les observer attentivement.

Le capitaine était nonchalamment appuyé contre une fenêtre quand M. Trévor arriva. Il l'aperçut, il pâlit et se retira d'un air indifférent; mais j'aperçus son œil étincelant fixé sur la porte par où son rival venait d'entrer. Ils se saluèrent d'un air froid, mais poli.

Nous entourions, au nombre de vingt, une table couverte de mets recherchés; tout paraissait devoir aller à merveille. Les plats étaient exquis, les vins étaient délicieux et la conversation animée et intéressante. Le capitaine et Trévor étaient placés à une grande distance l'un de

l'autre et semblaient avoir oublié leur rivalité. A huit heures le dessert fut servi, et de nombreuses bouteilles de vin de Madère, de Champagne et de Porto furent placées devant nous. Le dernier bal devint le sujet de la conversation; et après quelques-uns de ces toasts que les jeunes gens ont coutume de porter entre eux, lorsque les vapeurs du vin commencent déjà à produire leur effet, lord F... se leva, et, portant au dessus de sa tête un verre dont le pétillant champagne faisait écumer les bords, il s'écria:

— Chers amis, remplissez vos coupes, que le vin coule à longs flots, rasade pleine; il s'agit d'un toast qui vous sera bien cher; nous buvons à la santé de la belle Marie, de la rose d'Hazeldonn.

Des acclamations unanimes accueillirent ce toast. Je crus m'apercevoir que la main du capitaine tremblait en portant le verre à ses lèvres, et qu'il se chargea de répondre pour elle.

Qui se chargea de remercier l'assemblée au nom de la belle d'Hazeldonn? dit un jeune étourdi. — Mais, parbleu! son favori de la soirée, Trévor, répliqua un autre.

— Allons, Trévor, debout, debout! pourquoi hésiter? Vous vous en êtes emparé toute la soirée; impossible de danser avec elle; à peine pouvait-on lui adresser quelques mots.

Trévor regardait autour de lui d'un air heureux et triomphant, et semblait disposé à se lever, quand quelqu'un s'écria: — Non, non, Trévor n'est pas le favori? Dix à parier contre un que c'est le capitaine.

Alors s'élevèrent des débats sérieux, où chacun des convives prit parti pour l'un des deux rivaux. Pour eux, ils gardaient un morne silence.

— Allons, monsieur, dit un jeune baronnet du comté de Cornwall, à qui la physionomie sombre des deux jeunes gens faisait pressentir quelque malheur, je demande la parole: vingt à parier contre un que le cœur de la jeune Marie est

encore indécis entre ses deux adorateurs. Croix ou pile, le gagnant sera le bien-aimé. Un long éclat de rire suivit cette bizarre proposition; mais le front des deux rivaux ne se dérida pas. Le capitaine, voulant affaiblir un air d'indifférence, la pâleur de son visage trahissait son émotion secrète; il ne détachait pas les yeux de son verre, que sa main semblait presser d'une étreinte convulsive. Plus âgé, plus maître de lui-même, Trévor paraissait impassible.

Je m'étonnais d'abord de les voir attacher tant d'importance à une bagatelle; mais, après un instant de réflexion, ma surprise cessa. Un rien suffit pour irriter l'amour-propre, l'orgueil, la jalousie, terribles passions, qui entraînent et maîtrisent les hommes.

— Capitaine, dis-je tout bas à mon voisin, je crois en vérité qu'à vous seul appartient l'honneur si vivement disputé aujourd'hui; j'ai vu la jeune Marie sourire d'orgueil et de plaisir en recevant vos premiers hommages.

— Vous avez raison, me répondit-il, en s'efforçant de sourire; je ne crois pas que Trévor ait le droit d'y prétendre. L'air sombre des deux rivaux avait gâté la gaité des convives. Il se fit un moment de silence.

— Messieurs, s'écria enfin Trévor, nous avons fait beaucoup de bruit pour rien; de me semblait, mais puisque la question, toute futile qu'elle soit, n'est pas encore résolue, je dois dire que que ce soit peut-être ridicule de ma part, mais la beauté d'Hazeldonn est si jolie, et moi-même, je de bonnes raisons pour préférer à ce jeune guerrier mon rival ne aurais l'impudence de prétendre qu'il ait l'œil brillant, la taille fine, et que certain je ne sais quoi qui lui donne une supériorité sur les autres.

— Trévor, s'écria le capitaine pour le faire, point d'insultes!

— Insolence! que voulez-vous dire?

Bibliothèque de Québec